

Libération

Congrès international de psychanalyse du 1 au 4 décembre

LA « JET SOCIETY » PSYCHANALYTIQUE REUNIE A MILAN

Folie de la politique ? Politique de la folie ? Peu importe de toutes manières, à Milan, il n'y avait pas de « fous »

Dans une conférence ouverte se pressent les « psy » de tous horizons, une file à une petite crise d'épilepsie, le relâche d'intensité et... demande un addenda — personne ne lève la main ! En fait c'est le thème même du congrès qui fait question. Peut-on mettre la folie en congrès comme on met la viande sur le grill ou la fesse en microtome et la pratiquer en disques ? Un congrès international de psychanalyse sur le thème de la folie peut-il avoir cette vocation actualisée, géopolitique et sociologique qui l'insère à un congrès d'épileptologie ou de physique nucléaire ? Et il faut aussi à l'ère qu'on appelle le happening, qu'en vante l'histoire de manifestation dans lequel les plus

farouches « psy » de monde viennent faire les trois petits tours rituels, qu'en fait chaque « Haroun » ou Armand Yodanis — comme l'a écrit remarquablement Aldo Casanova, directeur de la « Rivista di psicologia analitica » — pourrait s'édifier — dans son rôle de chef psychanalytique national ? — Discus tout de suite que le Congrès de Milan, du 1er au 4 décembre, organisé par le Collège italien Sismas et l'Associazione, a été tout cela à la fois, manifestation folklorique et colloque scientifique, choc et résonance, meeting et séminaire de Piero Vitano.

Contrairement à l'année dernière, où tout était concentré en une salle — et où tout pouvait donc être « contesté » d'un seul coup — les débats (traduits en italien, anglais et français) avaient lieu cette fois en trois endroits différents, le Palazzo del Congresso, l'Umanitaria et le Museo della Scienza e della Tecnologia, ce qui rendait inévitable la transformation, l'arraché du public qui se accrochait désespérément à un flux de paroles non-stop, arrachait des lambeaux de communication et soulevait « moult un muraille ».

On quittait Daddone pour saisir les derniers mots sacrés de Sallus, on allait d'Ony à Zaccagnini, de Shatzman à Esterman, de Busico à Pankow, du café à Foye, du machin à truc... Maria Antonietta Macciocchi, avec « Marxisme et Féminisme » (folie ?), faisait le plein de l'Umanitaria, alors que le discours psychanalytique se déplaçait sans heurts — entre spécialistes — vers les vallées majestueuses et cratériennes du Museo de la Scienza. Si l'on était venu à Milan, pour se retenir une colline en contact de la jet society psychanalytique, et remplir des pages de notes, l'on pouvait tenir sa soif et repartir satisfait avec des tranches théoriques sous le bras.



quelque sorte la communauté. Mais plus généralement, la pratique politique est ici à l'obit de la pratique psychanalytique. Et effectivement le congrès, qui a eu aussi quelques un certain nombre d'invités théoriques, a dépassé la phase idéologique pour se placer lui-même comme pratique politique — Un congrès politique, donc. Mais pour quelle politique ? Avec quels enjeux ? Un accord unanime pourrait en effet être trouvé lorsqu'il s'agit, avec le Groupe Santé Mentale Argentin (GSMMA) et le Comité de Nouvelles aux Latins de l'Europe Argentin (CNLEPA), d'organiser la Séminaire des travailleurs de la santé mentale incarcérés et la création d'un périodique. Mais les discussions concernent plus que l'on interrogeait les participants sur le sens

subtil. La structure de l'analyse prise réelle toute la structure de la société mondiale... » Après Fairberg, qui allait devenir le point de mire des journalistes, c'était au tour du docteur Peter Blake Bergin, « private practitioner » à la Washington School of Psychiatry, peu connu en Europe, auteur de nombreux livres (The Good War) et directeur de « Project in examine Psychiatric Technological ». A la fin de son intervention, consacré à « Psychologie en Allemagne nazie », où il montre la « transition » entre l'extermination des malades mentaux et l'extermination des juifs, P.H. Bergin donne la forte impression, aux USA tel ailleurs — ce qui provoque quelques réactions... Indiquant des chercheurs, de la psychiatrie, de la

L'USAGE REACTIONNAIRE DE LA PSYCHIATRIE EN OCCIDENT

Thomas Szasz, l'un des « vedettes » du congrès, prend alors la parole pour souligner certains points de la relation de Fairberg. « Il faut bien sûr dénoncer l'usage de la psychiatrie en URSS, dit-il en substance, mais il faut faire attention. Aux USA, par exemple, cela qui démontre la psychiatrie réactionnaire est très très réactionnaire et comparable des plus erreurs dans leur pratique psychiatrique... En certains endroits d'appartenance à l'URSS, arde-fulgurant, démontre l'usage de la psychiatrie réactionnaire, mais ils ne sont pas contre l'usage le plus réactionnaire de la psychiatrie elle-même, de se dé-

notion, ce lieu de vie ? ». Szasz, Bergin et David Cooper — qui n'ont pas parlé — sont invités pour l'après-midi à un débat — libre — dans la grande salle de l'Umanitaria — que finalement les organisateurs, habilement, ont donné aux « contestataires ». L'après-midi, c'est le happening, l'assemblée générale ouverte-hatred. Szasz, un peu effrayé par la foule, et le happening, se retire. Cooper et Bergin se jettent dans le vide. Le matin (après un autre matin vagueuse ?) tu remarque plus. Une demande urgente présente : « Nous sommes en pour que, cher monsieur, on nous a enlevé les miroirs. Et maintenant je pour dire qu'en Italie nous plus les miroirs ne peuvent être utilisés par nous qui en ont le droit ? ». Un psychiâtre suisse ose à parler de la lecture et des problèmes politiques, avoue que David Cooper — éventuellement — se propose le thème de la destruction de la raison comme moyen d'échapper au pouvoir despotique. La parole passe de portons — surtout inaudible — et laisse la légende planifiée du Congrès. A la suite, une affiche, organisée de M.I.I. (Movimento di Iniziativa della cultura) et d'un organisme CAEM (Comitato Abolizione del governo) Montanelli : « La solution nous vient des miroirs. La folie n'est pas un problème « culturel » mais social. Ne pas accepter la distance mais parler de responsabilité ».

LES GRANDS ABSENTS

Cette mini-observation — qui n'était pas organisée par un groupe mais alimentée aussi bien par des militants de PC qui, nous n'en sommes pas sûr, veulent empêcher les antipsychiatres de parler, que par des collectifs antipsychiatres de base, des travailleurs de la santé mentale incarcérés, le CAEM et des militants de Psychiatric Democratic (2) — cette mini-observation, n'empêche pas le Congrès de continuer à enfler relation sur relation, séminaire sur séminaire, et ce dans la plus grande quiétude. Mais elle aura permis de pressentir l'existence d'un « hinterland » politique sur lequel est bâti le Congrès, et de faire soupçonner un étrange jeu de pouvoir déplaçant l'intérêt transféré d'un colloque international.

En effet, les quelques contestataires quotidiens, la multiplicité et la diversité des participants n'ont fait que rendre encore plus vaines les... « absences », et notamment l'absence des « chefs italiens » de la psychiatrie réactionnaire : Franco Biondini, Giovanni Jervis et Agostino Piccoli. Absence « active », si l'on peut dire, dans la mesure où pendant le Congrès paraissait dans Tempo

UN AUTRE CONGRÈS

Mais à côté de ce congrès à allures scientifiques — intéressant certes mais comme toute chose classique et universitaire — on avait l'impression qu'un autre congrès se déroulait, beaucoup plus politique ou plutôt politique — puisque la problématique de la Folie, R. Dautou le soulignait dans son intervention, est d'embûche politique — et dont les enjeux n'apparaissent pas évidents. « Le but du congrès, nous dit-il Arrando Verdigliano, n'est pas de faire criser des slogans dans une grande salle. C'est la discussion de la répression, ou l'a exposer les courants argentin et le Sozialistische Patientenkollektiv de Heidelberg, confirme en

politique du congrès lui-même, sur son rôle stratégique, en regard à la situation italienne et à l'histoire de la psychiatrie en Italie.

UN DISSIDENT SOVIÉTIQUE

Le début de la « contestation » eut lieu le jeudi, dans la grande salle du Palais des Congrès. Après P. Rappart, qui vint de discuter sur « Folie et responsabilité juridique », le micro était donné à Viktor Fainberg (1), dissident soviétique qui, en parlant qualifiquement des « Méthodes psychiatriques en URSS », travailla la loi de son pays et insinua, en prison : « En URSS, même les gens qui courent simplement employer les mots dans leur vrai sens, sont déjà suspects, dérangés et dérangés

idéologiquement, des suppositions, de l'enthousiasme et même des recherches sur la sélection raciale. Quelques mouvements de boîte dans la salle, des entrées massives et concertées, avant qu'un psychologue japonais, le Dr Horuchi, ne ramène à la tribune. Une intervention en français, très brève, qui va jeter un froid dans la salle : « Je suis bouleversé par ce que je viens d'entendre, par ce qui a été dit sur l'aspect répressif de la psychiatrie. J'ai moi aussi les mains sales. J'ai moi aussi tué des malades, par manque d'information, par mégarde, par inexpérience. Je tiens ici et je me sens déprimé car aucune solution n'est proposée. Nous parlons, nous parlons et la question essentielle reste sans réponse : comment, concrètement, pouvons-nous réaliser ce que nous voulons dans ce ? »

Je ne suis pas le droit pour la personne d'être libre et veulent que la psychiatrie continue de s'élever sur ce qui est « sale » et sur ce qui n'est pas sale... Les dissidents soviétiques devraient constituer un comité pour analyser ce qui se passe ici, en Occident, pour montrer les contradictions de la psychiatrie en Occident, ce qui ne pourrait pas ne pas avoir d'effets sur la psychiatrie en URSS... » Sans être applaudi — bien que sa dernière proposition soit plutôt obscure — mais déjà le salué, s'agite. On s'insoucieux, on interrompait les orateurs : « Nous ne sommes pas venus ici pour entendre des gens parler. Nous voulons confronter nos expériences et chercher des niveaux de réelle communication. De la structure même du congrès l'empêche. Il faut créer ce lieu de communi-

— au cours d'un article consacré précédemment au Congrès — une interview de Franco Basaglia, intitulée : « Vous, vous parlez des fous et moi je les soigne ».

(Suite page 14)

(1) Viktor Fainberg : intellectuel soviétique, qui a passé plusieurs mois dans divers aziles pour avoir manifesté pendant quelques semaines sur la place Rouge après l'assassinat de la Tchékoslovaquie.

(2) « Psychiatria Democratica » est née en tant que groupe en 1972, comme réponse politique à la décision prise par l'administration démocratique de l'époque de l'interdiction du programme qui, sous la parolade de Franco Basaglia et de son équipe, avait transformé l'asile de Gorizia en premier hôpital « ouvert ».

A la question de Claudio Biscardi concernant les raisons de son absence à Milan, Basaglia répondait : « Le discours sur la folie n'a pas de sens s'il n'est pas confronté à la pratique de la folie, celle qui constitue notre travail quotidien. Parler de la folie d'une manière abstraites et autologues idéologique, n'a que le sens d'une parole, une parole de la folie, et alors non je ne marche pas. Cette manière de faire équivaut à omettre le problème de ce qu'il n'est pas ». En guise de réponse, Verdigliano nous dit : « Pour Basaglia, la folie est un événement uniquement la relation sujet/objet. C'est évident. En fait, le rôle du Congrès déplace Psychiatria Democratica, il marque le déplacement historique de l'antipsychiatrie ». Voilà donc l'opposition, qui apparaît encore plus évidente lorsqu'on nous rappelle le jugement sur les psychi-

atres porté par Basaglia au cours d'un récent Congrès de Psychiatria Democratica à Anzio (« Les psychanalyses l'ont vaincu contre, eux, ce sont de très rares types, ils sont empathiques, ils font de la culture »). Il s'agit d'une opposition entre psychanalyse et psychiatrie ? D'une intrusion de la psychanalyse sur le terrain de la psychiatrie — si « hostile » en Italie, à Reggio Emilia, Genova, Salerno (Parma)... Après 1968, dit Verdigliano, les gens qui appartiennent aujourd'hui à Psychiatria Democratica ont simplement décidé de se distribuer les postes de directeur des Asptans et dès lors il n'y a plus rien en un niveau idéologique et au niveau de l'expérimentation... »

Pour ce congrès, les psychanalystes essaient-ils de faire passer une machine (supposée ouverte) ? Pallier à une soi-disant carence de

la psychiatrie progressiste italienne ? Verdigliano semble le penser, car, dit-il : « Le problème de la folie demande aujourd'hui une sélection de Freud, qui ne soit pas une référence divinisée, comme cela a été souvent le cas en France et en Italie. Il faut relire Freud à partir de la question de la folie du psychanalyste, lequel, à proprement parler, se trouve dans une position « folle »... L'ADPA est d'importance, car si elle réussissait, elle permettrait de procurer à la psychanalyse le débouché pratique et politique qui permettrait à ceux qui pratiquent la psychanalyse de lutter et d'insérer dans la réalité sociale. En attendant, les psychiatres « démocratiques » se contentent de rigoler... Folie de la politique ? Politique de la folie ? Peu importe, de toute manière, à Milan, il n'y avait pas de « lieu ». Ils étaient « ailleurs ». L'éternel.

Robert MAGGIORI